

LA MUSIQUE



Mikhail Karkis & Uriel Orlow, *Sounds from Beneath* (photogramme), 2010-2011.

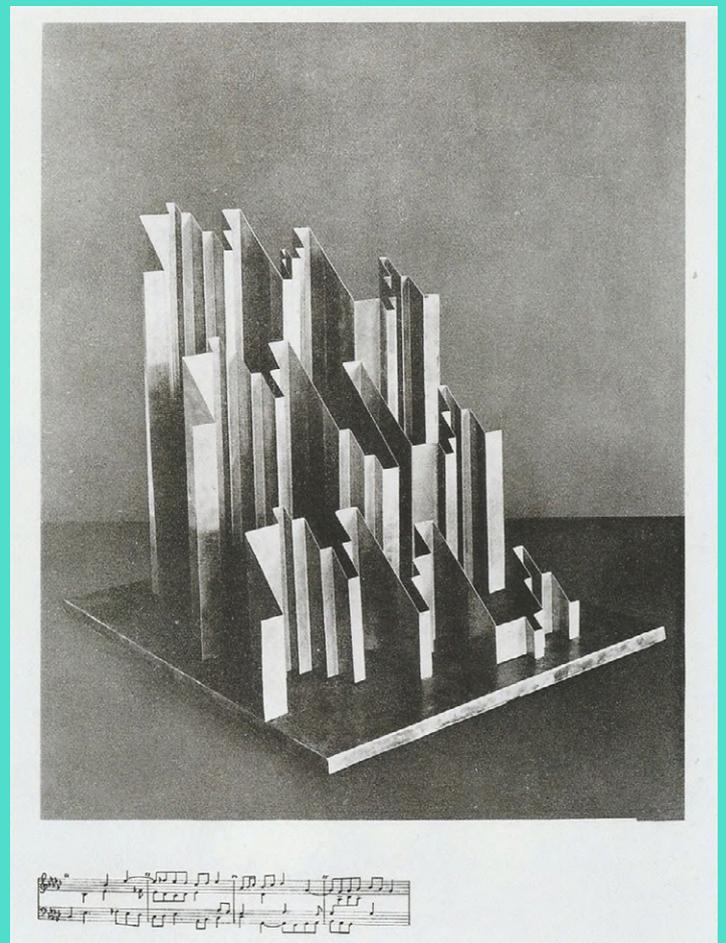
Chaque semaine pendant la fermeture exceptionnelle du Palais de Tokyo, le service de la médiation culturelle revient sur un mot ou un concept majeur de l'art contemporain illustré par de nombreux exemples puisés dans les expositions du Palais de Tokyo.

Le Palais de Tokyo est rarement silencieux. On y est guidé par les voix des visiteurs ou des médiateurs culturels, mais aussi par les mélodies ou le vacarme d'œuvres. L'objectif de ce Dico-Décode n'est pas de retracer l'histoire de la musique, mais d'observer sa place dans l'art contemporain.

L'humain a créé son propre écosystème sonore qui complète ou parasite les systèmes non-humains (urbain, rural, marin ou forestier). Parmi ces sons, la musique s'est imposée comme un art. Pourtant, en 1913, le peintre et compositeur italien Luigi Russolo invite à considérer, dans son manifeste « L'art des bruits », les sons-bruits – produits par des machines – comme des sources musicales à part entière, et à se détourner de la quête traditionnelle de sons-purs – produits par des instruments de musique.

Selon le compositeur et peintre Henri Rovel, la vibration est le principe fondamental de la vie, qui agit sur le son, la lumière et la

couleur. Tout ce que nous percevons est le résultat de compositions vibratoires. On peut ainsi tirer les fils d'inséparables liens entre les arts du temps (musique, poésie) et ceux de l'espace (arts visuels, architecture). Au début du XX^e siècle, la musique est considérée comme un art pur, vers lequel tendent les sympathisants de l'art abstrait, en utilisant par exemple une terminologie musicale pour désigner des créations picturales – « composition », « fugue », « harmonie », « rythme(s) », « polyphonie ». En 1927, le dadaïste Raoul Hausmann imagine l'Optophone, un appareil capable de transformer les impressions



Heinrich Neugeboren, visualisation des lignes de la fugue en mi-bémol mineur de Jean-Sébastien Bach, 1928.

visuelles en phénomènes sonores, et inversement. Dans sa lignée, l'artiste Heinrich Neugeboren imagine un monument résultant de la visualisation des lignes de la fugue en mi-bémol mineur de Jean-Sébastien Bach (1928).

Au milieu du XX^e siècle, les artistes Marcel Duchamp et John Cage entretiennent une pensée commune sur l'entrelacement des arts visuels et de la musique. Tandis que Marcel Duchamp s'emploie à dématérialiser les arts visuels, John Cage s'intéresse à la matérialité sonore. Ce dernier cherche à « donner à voir les sons » au travers de différentes pratiques : il transforme le son du piano en insérant entre certaines cordes des objets divers (boulons, gommes, dés à coudre), utilise la spatialisation du son lors de concerts ou multiplie les supports pour ses partitions.

Piano Piece for David Tudor #1

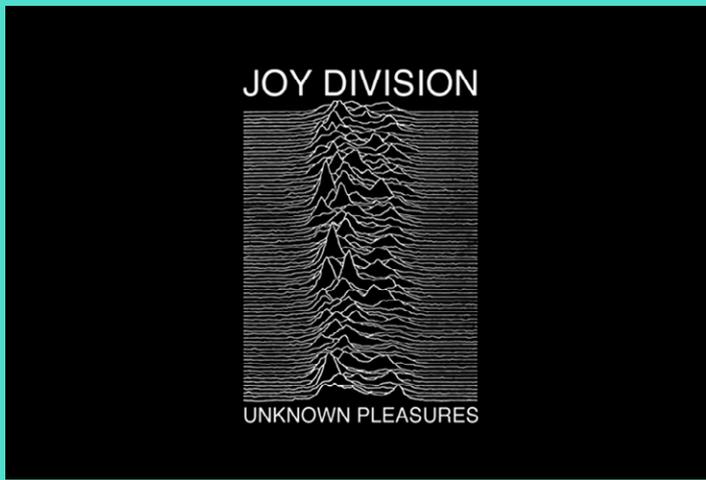
Bring a bale of hay and a bucket of water onto the stage for the piano to eat and drink. The performer may then feed the piano or leave it to eat by itself. If the former, the piece is over after the piano has been fed. If the latter, it is over after the piano eats or decides not.

La Monte Young
October 1960

La Monte Young, *Piano Piece for David Tudor #1*, 1960

Inspiré par ces deux artistes, le mouvement artistique Fluxus naît dans les années 1960, avec l'objectif de dépasser les catégories artistiques. La Monte Young, fondateur de la musique minimaliste, insiste sur la mise en espace de la musique, en ajoutant des instructions destinées aux performeurs sur ses partitions.

Les collaborations entre artistes visuels et musiciens permettent de créer une véritable culture matérielle de la musique. Le compositeur et pianiste de jazz Sun Ra a construit durant toute sa carrière un imaginaire qui sera qualifié plus tard d'afrofuturiste, fait de costumes iridescents ou d'illustrations psychédéliques. La musique devient visible. Au début des années 1940, le designer graphique Alex Steinweiss préfigure la pochette de disque moderne, remplaçant les pochettes austères par des compositions visuelles audacieuses. S'ensuivent des collaborations mythiques entre artistes visuels et musiciens, comme la pochette de l'album *The Velvet Underground & Nico* (1967) du groupe éponyme réalisée par Andy Warhol ou la pochette de l'album *Unknown Pleasures* (1979) du groupe Joy Division par le designer Peter Saville. Parallèlement, les premiers clips musicaux apparaissent dès 1929



Pochette de l'album *Unknown Pleasures*, Joy Division, 1979.

avec le court-métrage de Dudley Murphy pour le morceau « Black and Tan » de Duke Ellington. Plus tard, le 1er août 1981, la chaîne télévisée MTV diffuse le clip de « Video Killed The Radio Star » des Buggles, et marque le début de la culture musicale télévisée. Les clips deviennent des objets d'art, dont le réalisateur français Michel Gondry devient expert, avec ses quelque 70 clips pour des artistes comme Björk, Radiohead ou Massive Attack.

Les collaborations entre artistes visuels et musicaux se font aussi au cœur de la « club culture » qui émerge dans les années 1960, avec la construction de boîtes de nuits légendaires à l'architecture rocambolesque, comme Space Electronic à Florence, née en 1969 dans l'esprit des architectes radicaux italiens du groupe 9999. Le monde de la nuit s'invite alors de plus en plus souvent dans les centres d'art, du club Le Yoyo du Palais de Tokyo aux soirées

Warm Up du MoMA PS1.

Inversement, les boîtes de nuit se transforment parfois en galerie d'art, lorsque le Palladium Nightclub, à New York, expose les toiles de Keith Haring.

Si la musique a parfois eu du mal à trouver sa place dans le champ des arts, considérée comme un opium du peuple par le mouvement surréaliste et notamment André Breton, elle est devenue l'un des arts les plus populaires et se transforme en outil politique. Dès les années 1920, les membres du mouvement du Bauhaus énoncent que si le monde est en mouvement, alors ils ne peuvent rester immobiles. Les expérimentations au phonographe de Lazlo-Moholy Nagy ou l'utilisation de percussions issues de la vie quotidienne par le groupe de jazz de l'école, contribuent à établir un contre-pouvoir face à la montée du fascisme en Europe. La musique irrigue les mouvements politiques de la seconde moitié du XX^e siècle : le *free jazz* accompagne



Timothy Hursley, Palladium nightclub, New York, 1985.

le mouvement Black Power dans les années 1960, alors que Martin Luther King invite dans son discours « I Have a Dream » (1963) à « laisser la liberté résonner » et à « transformer les discordes de notre nation en une belle symphonie de fraternité ». Bien d'autres mouvements suivent : le punk britannique révolté contre la politique d'austérité de Margaret Thatcher et le Hip-Hop des quartiers populaires de New York sont documentés par la photographe Janette Beckman. Le punk féministe des Riot Grrrl, incarné par des groupes comme Bikini Kill, naît après les émeutes à Washington de 1991, tandis que la techno post-industrielle de Detroit voyage jusqu'à Berlin et ses ruines soviétiques.

Ces mouvements ont laissé des traces indélébiles dans nos luttes contemporaines et l'on entend toujours leurs refrains résonner dans les rangs des manifestations, depuis l'hymne du MLF (Mouvement de Libération des Femmes) jusqu'à Fight the power (1989) du groupe Public Enemy.

La musique permet finalement de créer des espaces « safe » où peuvent se retrouver les membres d'une communauté : dans les années 1980, à New York, la culture des *ballrooms* rassemble les

personnes marginalisées à cause de leur genre, de leur sexualité ou de la couleur de leur peau, autour de compétitions de danse et de performance, sur des rythmes disco ou house. Si ces espaces restent contestataires, ils permettent avant tout de prendre soin par la musique et la danse.

Nous vous invitons donc à découvrir la musique du Palais de Tokyo, au travers d'une grande diversité de sonorités : des hits de musique pop ou du rap, des percussions aquatiques ou des compositions électro-acoustiques, les chants militants ou d'une chorale.

Inventer de nouveaux instruments

Les frères Baschet

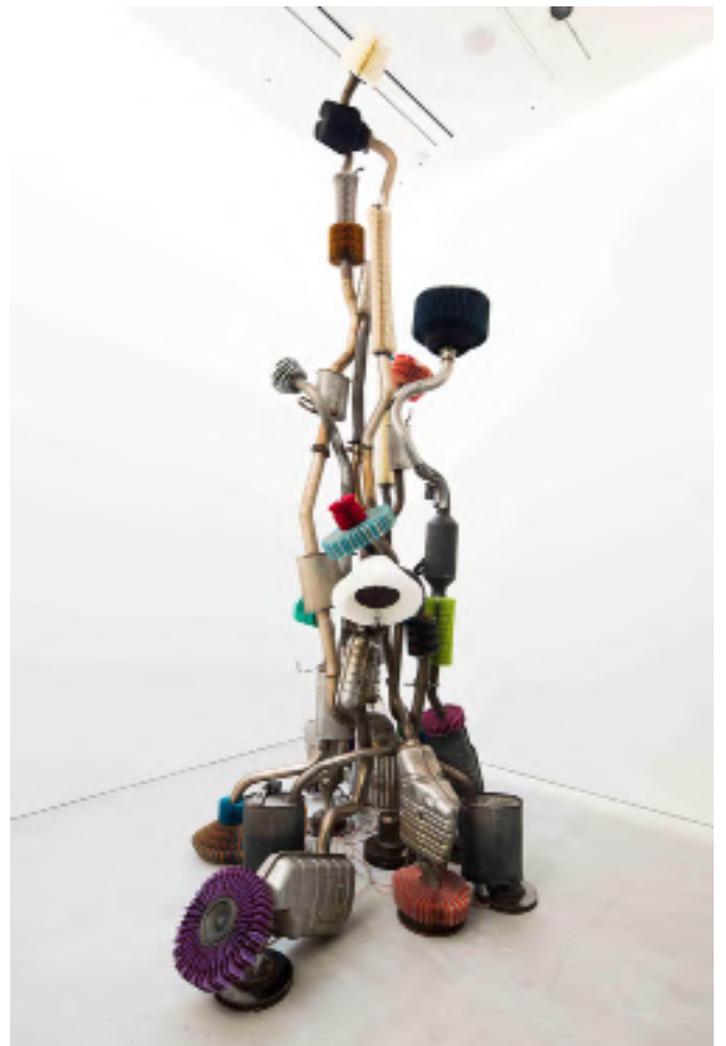
L'œuvre des frères **Baschet** résulte d'une recherche esthétique déterminée par le son que celle-ci peut produire. Elle croise ainsi des champs divers : les arts plastiques, le spectacle, la poésie, la musique, l'architecture, l'acoustique et l'action sociale. À l'occasion de l'exposition « L'usage des formes », le Palais de Tokyo présente le Cristal, un instrument de musique mis au point par les deux frères en 1952. Sa tige métallique encastrée dans un sommier provoque une énergie vibratoire qui se propage dans l'air. Pendant la durée de l'exposition, le Palais de Tokyo a proposé des ateliers de musique à destination du jeune public et du public en situation de handicap grâce à l'Instrumentarium Pédagogique Baschet, un ensemble de 14 structures sonores permettant une expérience musicale collective par le jeu et l'exploration, sans apprentissage préalable. « En arts plastiques, on donne une palette de couleurs aux enfants pour créer librement. Pourquoi ne pas faire pareil avec la musique ? » Bernard Baschet



Instrument de musique Le Cristal, créé par les frères Baschet, en 1952.

Keita Miyazaki

Les sculptures de **Keita Miyazaki** forment des créatures mystérieuses faites de composants de voiture et d'éléments en feutre ou en papier rappelant des origamis. Elles incluent des éléments sonores, tels que des sons d'instruments de musique folklorique, un jingle joué pour le départ des trains au Japon, la pulsation du cœur d'un fœtus ou le bruit d'une tempête de sable. Pour l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson rêve », Keita Miyazaki présente un ensemble d'instruments de musique évoquant un monde dont les règles nous échappent, une sorte de Fantasia post-apocalyptique. S'inspirant des talents de bricoleurs des enfants, Keita Miyazaki crée un paysage synthétique où les objets transgressent leurs fonctions d'usages quotidiens afin de gagner une autonomie poétique. Ces instruments de musique semblent avoir une vie qui leur est propre.



Keita Miyazaki, vue de l'exposition « Encore un jour banane pour le poisson rêve », Palais de Tokyo, 2018.

Musique et communautés

sociétale. La musique devient ici une manière de construire un récit collectif, le paysage d'une mémoire sociale.

Ulla von Brandenburg

L'artiste allemande **Ulla von Brandenburg** a réalisé un nouveau film pour son exposition au Palais de Tokyo, *Le milieu est bleu* (2020). L'action se déroule au Théâtre du Peuple de Bussang, un théâtre érigé à flanc de montagne dans les Vosges à la fin du XIX^e siècle pour offrir à l'ensemble du peuple des fêtes théâtrales. C'est dans ce lieu chargé d'un idéal humaniste pensé pour la communauté qu'Ulla von Brandenburg fait évoluer ses performeurs. Ils interprètent une « micro-société, comme s'il s'agissait de la dernière de son espèce », une communauté vivant coupée de l'extérieur, avec sa propre économie, ses règles et ses valeurs. La musique tient un rôle primordial dans cette communauté. Ses habitants ne communiquent que par le chant. L'artiste interroge ainsi sur le rôle de la musique dans le groupe. Elle devient un état de rencontre, un médium de cohésion sociale.

Mikhail Karkis & Uriel Orlow

Sounds from Beneath (2011–2012) est une vidéo qui montre une chorale d'anciens mineurs à la retraite imitant par le chant les bruits de la mine. Le tintement des machines, l'écho sourd des galeries et la rumeur de centaines d'hommes au travail s'élèvent au-dessus du paysage désolé. Tel un appel à une plongée souterraine, la vidéo de **Mikhail Karikis et Uriel Orlow** induit la représentation mentale d'un monde souterrain, enfoui et invisible. Mikhail Karikis travaille la voix humaine comme un matériau à part entière. Dans ses vidéos, il étudie le son de la voix, ses possibilités plastiques mais aussi ses rapports à l'identité collective dans une perspective



Mikhail Karkis & Uriel Orlow, *Sounds from Beneath* (photogramme), 2010-2011.



Démos (Dispositif d'éducation musicale et orchestrale à vocation sociale), au Palais de Tokyo.

Démos

Démos (Dispositif d'éducation musicale et orchestrale à vocation sociale) est un projet de démocratisation de la culture fondé par la Cité de la musique – Philharmonie de Paris. Il s'adresse à des enfants issus de quartiers relevant de la politique de la ville ou de zones rurales insuffisamment dotées en institutions culturelles. Depuis 2010, Démos s'attache à favoriser l'accès à la musique classique par la pratique instrumentale en orchestre. Le dispositif doit sa réussite notamment à un encadrement éducatif adapté, à la coopération entre acteurs de la culture et acteurs du champ social, au développement d'une pédagogie collective spécifique et à la formation continue des intervenants. À l'occasion de la saison d'expositions « Sensible » le Palais de Tokyo a invité les jeunes du programme à venir répéter toute une journée au Palais de Tokyo, afin de découvrir des expositions d'art contemporain imprégnées de musiques : celles d'Angelica Mesiti, de Theaster Gates et de Julien Creuzet.



Ulla Von Brandenburg, *Le milieu est bleu* (photogramme), 2020.

Être fan

symboliquement et culturellement. William E. Jones souligne le mélange de timidité et d'exhibitionnisme des fans interviewés. Une ambivalence que l'on retrouve chez leur idole, qui ne cesse de transformer sa solitude et son malaise social en spectacle.

William E. Jones

L'artiste **William E. Jones** découvre à Los Angeles dans le quartier défavorisé de San Bernardino, un culte voué au chanteur Morrissey, leader du groupe de Manchester The Smiths. Lui-même fan du chanteur, William E. Jones réalise un documentaire sur cette communauté, leurs rites et leurs concerts assurés par des musiciens de cover bands. Au-delà de l'aspect sociologique de la culture populaire, l'artiste explore la façon dont le fan produit

Ophélie Demurger

Lors du dernier festival de performances *Do Disturb*, la jeune artiste Ophélie Demurger réalise en direct un pastiche du clip « Je ne sais pas » (1995) de la chanteuse Céline Dion.

« Assise devant ce fond vert, j'isole chaque geste de chaque plan. Je morcelle toutes les formes de mise en fiction qui détournent la réalité comme la musique, le montage, les mouvements de caméra. »



William E. Jones, *Is It Really So Strange?* (photogramme), 2014.



Ophélie Demurger, *Céline et moi* (photogramme), 2016.

Soixante-seize valeurs de plans différentes se succèdent en fondu, du battement de cil à la main délicatement posée sur le visage. L'image d'Ophélie Demurger se superpose à celle de Céline Dion : c'est à la fois une forme d'hommage et un questionnement sur les stéréotypes féminins de la pop culture, une manière d'investir l'industrie culturelle avec grotesque et désinvolture.

Musique, politique et émancipation

Reetu Sattar

En 2016, l'artiste **Reetu Sattar** invite une quarantaine de musiciens amateurs à jouer de l'harmonium dans le jardin de la galerie nationale d'art de Dacca. Le groupe se contente de tenir trois notes, produisant ainsi une musique monotone sans variation ni rythme. Le son devient une lamentation à la fois méditative et stridente, témoignage indirect des restrictions imposées par l'islamisme radical

qui bannit l'usage de l'harmonium alors que cet instrument appartient à la culture traditionnelle du Bangladesh. La « mélodie perdue » évoquée dans le titre de l'œuvre est donc celle d'une liberté que Reetu Saatar réactive ici dans un geste esthétique de défi.

Josèfa Ntjam

Le médium de prédilection de **Josèfa Ntjam** est le montage. Montage d'images, bien sûr, mais aussi montage de voix et de temporalités. L'œuvre qu'elle présente est un aquarium qui a perdu ses fonctions scientifiques et décoratives. Cette « zone aquatique inconnue » (*Unknown Aquazone*) est une capsule habitée d'un passé mythologique et de nouveaux futurs en préparation. Josèfa Ntjam s'est inspirée de différents mythes aquatiques, comme Mami Wata, mi-femme mi-poisson, divinité panafricaine d'un culte vaudou, ou comme l'univers ultra-technologique créé par le groupe



Reetu Sattar, *Lost Tune*, dans le cadre de la 17e Asian Art Biennial, Bangladesh Shilpokola Academy, 2016. Crédit photo : Farhad Rahman



Josèfa Ntjam, vue de la performance *Aquatic Invasion* (2020), Palais de Tokyo, 2020. Courtesy de l'artiste.
Crédit photo : Aurélien Mole.

de musique électro Drexycya à Détroit dans les années 1990. Les Drexycyans seraient un peuple imaginaire vivant dans les abysses de l'océan Atlantique, descendant·e·s des enfants de femmes esclaves enceintes jetées à la mer lors de la traversée des bateaux négriers. Josèfa Ntjam était également l'invitée de La Manutention, le programme de résidence de performance du Palais de Tokyo. La veille du second confinement, l'artiste a pu présenter une performance rythmée par les vibrations des paroles et des corps, une marée aux résonances apocalyptiques faisant se répandre à la surface de nos mondes, la noirceur venue des abysses.

Un extrait d'une oeuvre sonore de l'artiste est à écouter [ici](#).

Musique pour les non-humains

Tomas Saraceno

À l'occasion de sa carte blanche, l'artiste argentin **Tomás Saraceno** transforme le Palais de Tokyo en une gigantesque « jam session », une séance d'improvisation musicale. Petite particularité, les musiciens sont des araignées, des éléments naturels tels que le vent, ainsi que les visiteurs de l'exposition. L'artiste nous invite à déplacer notre attention vers des mondes en tension et en suspens, à nous intéresser aux voix non-humaines qui se mêlent aux nôtres dans des toiles aux connexions infinies. Ces toiles remettent en question l'idée d'une hiérarchie entre les formes de vie et nous proposent de nouvelles harmonies entre les espèces et leurs mondes.

Peter Coffin

Pour l'œuvre *Musique pour plantes vertes*, l'artiste Peter Coffin présente sa pièce *Untitled (Greenhouse)*, une serre grande nature installée dans les espaces du Palais de Tokyo. Il convie pour l'occasion plusieurs musiciens de renom à jouer pour les plantes. La serre en polycarbonate est remplie de plantes éclairées par des lampes halogènes. L'œuvre est non seulement un lieu de culture pour les plantes, mais aussi un lieu de concert : parmi la végétation, on découvre une sono, une guitare électrique, des amplis, des micros... Le public est invité à entrer dans la serre et peut lui aussi jouer de la musique pour les plantes. Certaines études scientifiques laissent penser que les plantes n'y sont pas insensibles. La musique devient alors le médium d'un dialogue entre différentes formes de vie.

Sophia Al Maria

À l'occasion de l'exposition « Notre monde brûle », **Sophia Al Maria** présente *Scout*, une sculpture qui prend la forme d'un tétrapode, un objet habituellement en béton inventé dans les années 1950 pour la construction des brise-lames. Elle se réfère ainsi au développement sans précédent du Qatar et de ses voisins depuis



Tomas Saraceno, vue de la Carte Blanche « ON AIR », Palais de Tokyo, 2018-19.

la découverte de ressources de pétrole dans les années 1940. Sophia Al Maria remplace le béton par de la fibre de verre, projetant ainsi le spectateur dans un univers de science-fiction. La sculpture diffuse par ailleurs un son : des salutations en différentes langues ainsi que des musiques populaires, les sons envoyés dans l'espace à bord des sondes « Voyager » en 1977 dans la perspective d'une rencontre avec des extraterrestres.



Peter Coffin, vue de l'exposition « Etats (faites-le vous-même) », Palais de Tokyo, 2007.



Sophia Al Maria, vue de l'exposition « Notre monde brûle », Palais de Tokyo, 2020. Crédit photo : Aurélie Mole.

Musique et état de conscience modifié

1970 par l'anthropologue américaine Felicitas D. Goodman (1914-2005) : un gong ou encore un sistre, un ancien instrument égyptien. Ces instruments de musique sont activés par des performeurs et des visiteurs afin qu'ils tentent de parvenir à une réalité alternative.

Mel O'Callaghan

L'artiste australienne **Mel O'Callaghan** s'intéresse aux rituels. Ils sont pour elles des modes d'expression de la condition humaine, des processus de transformation de soi. À travers la répétition inlassable de mêmes actions, le corps passe dans un état d'extase, « hors de soi » ou « à côté de soi ». Pour son exposition au Palais de Tokyo, elle présente divers instruments nécessaires à l'accession à la transe extatique élaborée dans les années

Jackie Wang

Le travail de recherche de la poétesse, artiste, activiste et chercheuse américaine **Jackie Wang** est vaste : il y est d'abord question de l'abolition du système carcéral et du lien que celui-ci entretient avec l'économie de la dette, précarisante et racialisée. Il explore aussi une poésie de l'être-ensemble, une individualité qui déborde les frontières du « Je », dans son texte *Sentiment océanique et affect communiste* publié sur le [site de l'exposition Anticorps](#). Elle évoque la musique comme l'un des médiums permettant d'atteindre le sentiment océanique, une sensation de connexion avec ce qui est plus



Mel O'Callaghan, vue de l'exposition « Dangerous on-the-way », Palais de Tokyo, 2017.



(LA) HORDE, *CULTES* (photogramme), 2019.

grand que nous. Elle cite à titre d'exemple les boucles de harpe répétitives de la musicienne Alice Coltrane. Cette musique est à retrouver dans ce [podcast du Palais de Tokyo](#).

La Horde

Le collectif multi-disciplinaire **(LA) HORDE** présente, à l'occasion du festival *Do Disturb*, [CULTES](#), un documentaire explorant les relations entre le corps et la musique. Il montre les foules de différents festivals, des communautés de corps soudés par leur amour de la musique. Le collectif interroge la possibilité de vivre une expérience d'extase dans ces lieux devenus les temples de l'industrie culturelle de masse. « Peut-on encore vivre une expérience spirituelle dans ces nouveaux sanctuaires consuméristes ? Les spectateurs réussissent-ils à créer leur propre expérience subversive comme autant d'individus constituant une masse ? » Le corps en fête, son exaltation et sa célébration, peut-il devenir le rempart ultime à la consommation de masse ?

Clubbing et extase

TRAICIÓN

Lors de l'exposition « Prince·sse·s des villes », le Palais de Tokyo rend hommage à **Traición**, un collectif *queer* nocturne de Mexico fondé par les DJ, producteurs et performeurs Alberto Bustamante, Diego Jimenez et Pepe Romero. Ce collectif entend créer de nouveaux espaces de liberté et d'excès. À chaque soirée, le collectif programme une performance et invite un artiste à réaliser un Polencho, un dessin sérigraphié en noir sur fond blanc qui flotte près du DJ, secoué par la techno *queer* et le reggaeton. Les quarante drapeaux sont réunis pour la première fois au Palais de Tokyo, comme une première rétrospective du collectif. « La fête est un temps et un espace d'autodétermination et d'exploration des possibilités du plaisir. Selon le contexte, organiser une fête – ou même simplement y participer – peut être un acte de résistance. »



Alan Balthazar, Traición I, 2015.



Portrait de Violeta West.

Violeta West

Dans le cadre du festival *Do Disturb*, le Palais de Tokyo invite Boiler room – un projet londonien proposant des DJ sets filmés et diffusés sur internet – à organiser une nuit de fête dans les espaces du Yoyo, le club situé dans les sous-sols du Palais de Tokyo. Ils conçoivent alors une programmation féministe mêlant performances et musique *live*. L'artiste, musicienne et DJ **Violeta West** est invitée à mettre en scène son univers surréaliste et connecté dans une fusion, le temps d'une nuit, de l'art contemporain, de la musique et de la fête.

Musique, mémoire, autobiographie

Angelica Mesiti

Citizens Band est né de la rencontre entre **Angelica Mesiti** et quatre musiciens vivant loin de leur pays d'origine et jouant hors des circuits traditionnels. Chaque écran de cette quadruple projection est dédié à la pratique de l'un d'eux. Loïs Geraldine Zongo exerce dans l'eau chlorée d'une piscine municipale parisienne l'*akutuk* – technique de percussions aquatiques en provenance du Cameroun. Mohammed Lamourie chante du raï algérien dans le métro parisien, son synthétiseur coincé entre la joue et l'épaule. Dans son taxi, Asim Gureshi siffle les

mélodies soufi de son Soudan natal, entre deux courses dans les rues de Brisbane. Bukhchuluun Ganburged enfin, assis dans une rue de Sydney, entonne un *khöömii*, chant de gorge originaire de l'Altaï, accompagné de son morin khuur, instrument de musique mongol. Chaque interprète est visible tour à tour, si bien que nous sommes contraints de nous déplacer dans l'espace pour leur faire face, avant qu'Angelica Mesiti ne synchronise les bandes-son et qu'un maelström de couleurs n'apparaisse sur les quatre écrans. Nous nous retrouvons alors comme étreints par les sons qu'ils produisent. L'artiste s'intéresse à « l'expérience physique du son, sa capacité à nous déplacer ». Selon elle, « le son n'est pas intellectuel. Nous nous engageons avec lui d'une manière immédiate et instinctive ». *Citizens Band* devient alors un récit polyphonique et cosmopolite nous emportant dans la complexité des identités et des parcours des performeurs qui nous entourent.



Angelica Mesiti, *Citizens Band* (photogramme), 2012.



Paul Maheke, *Mbu*, 2017. Vue de la performance au Tate Modern, à Londres, le 25 mars 2017. Photo: Brother-ton-Lock.

Paul Maheke

La Manutention est un programme de résidence du Palais de Tokyo dédié aux artistes performeurs. Il encourage l'exploration et l'expérimentation, en fournissant aux artistes l'opportunité de développer leur pratique et de produire une performance inédite. En 2017, l'artiste Paul Maheke, résident de la Manutention, propose une série de performances liées à l'émancipation, au collectif et à la naissance d'identités parallèles et alternatives. Il tente, au travers de la musique et de la danse, de désamorcer les rapports de pouvoir qui façonnent les imaginaires occidentaux et de reformuler les représentations du corps qui en découlent.

Le plus abstrait des arts

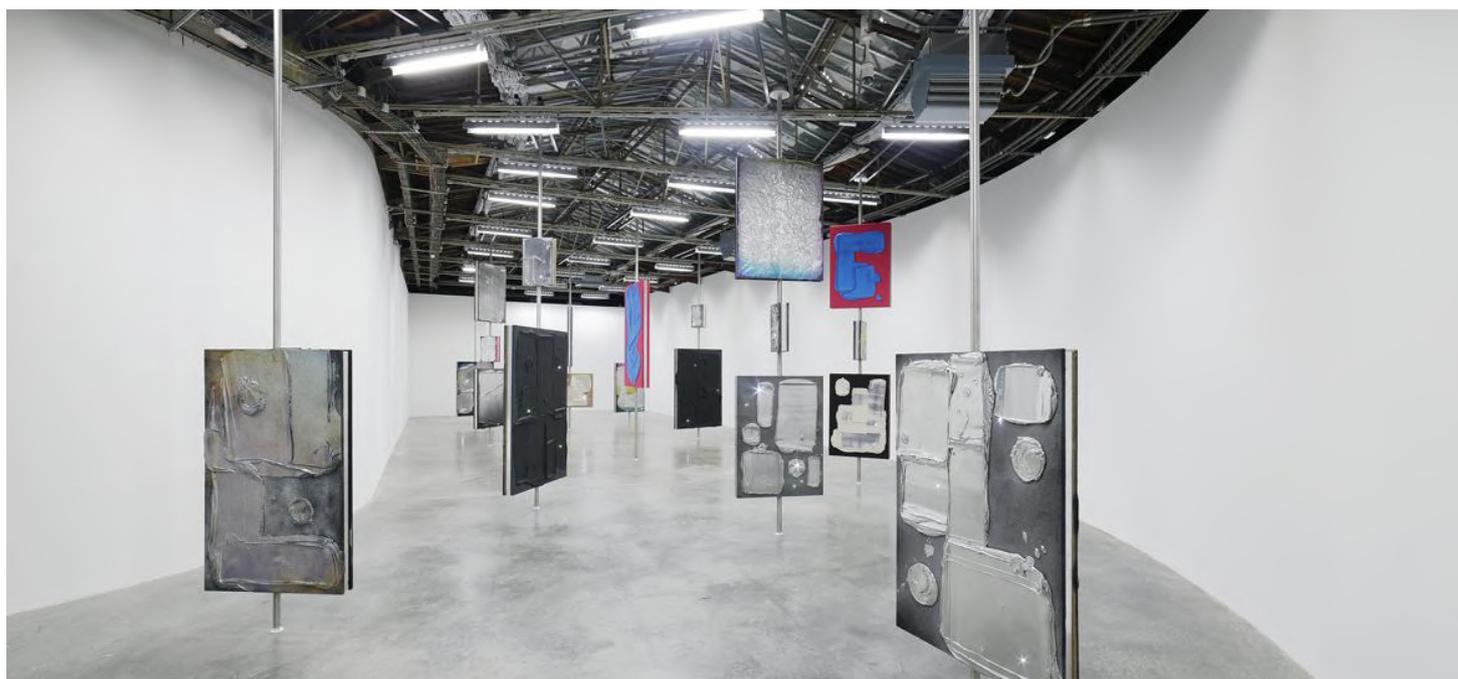
Fabien Giraud et Raphaël Siboni

En 2008, **Fabien Giraud et Raphaël Siboni** présentent au Palais de Tokyo une gigantesque installation : une armée de casques de Dark Vador jouant la musique la plus terrifiante du monde. C'est un chant oublié des ténèbres joué par une chorale de casques montés à quasiment deux mètres de hauteur sur des pics noirs, telle une formation militaire. Chacun d'eux est doté d'une carte auto-organisatrice inspirée des systèmes biologiques de synchronisation, le tout étant relié à un cerveau principal qui les régule. Baptisée *LMD (The Last Manœuvre in the Dark)*, cette installation a été élaborée en collaboration avec deux ingénieurs de l'Ircam et un musicien mixant les morceaux choisis – de Jean-Michel Jarre au heavy metal. L'installation est également une machine maléfique, programmée (ou dressée) pour détecter et analyser les vecteurs « noircissants » qui enverront en direct les « stimuli » – impulsions électriques censées garantir la prise de plaisir dans l'expérience. Cette installation souligne la capacité du son, forme abstraite par excellence, à provoquer en nous des émotions, ici la terreur et l'effroi.

Les frères Quistrebert

En 2016, le Palais de Tokyo invite le duo des frères **Quistrebert** pour une exposition pensée comme une expérience visuelle et sensorielle. Leurs peintures abstraites sont étroitement liées à l'univers de la musique répétitive et de la transe. Les peintures grand format sont présentées sur des barres de pole dance qui donnent à l'exposition un air de club.

« Pour nous, l'idée même de musique, en tant que vecteur de sensation, a toujours été une influence. On aime l'idée que l'électricité puisse se transformer en sentiment. Nos vidéos se rapprochent d'ailleurs de la visual music, où les images génèrent une "musique pour l'œil", en créant sur le spectateur des effets comparables à ceux produits par le son. Quant aux titres de nos œuvres, ils pourraient aussi bien être des titres de chansons. D'une certaine manière, on pense nos expos comme des concept albums. »



Florian et Michael Quistrebert, vue de l'exposition « The Light of the Light », Palais de Tokyo, 2016.



Fabien Giraud et Raphaël Siboni, *LMD (The Last Manœuvre in the Dark)*, Palais de Tokyo, 2008.

**TOP 3
DES
MEIL-
LEURES
REPRISES**



Falz, *This is Nigeria* (photogramme), 2018.

Folarini Falana

Folarini Falana est un chanteur et acteur nigérian. Fils de l'homme politique Femi Falana, également avocat activiste, défenseur des droits de l'homme, Falz s'attaque dans ses textes et ses clips à la corruption, à la violence politique et à la place de la religion dans la société nigériane.

[*This is Nigeria*](#) (2018) est sa réponse au clip corrosif de Childish Gambino, *This is America* (2018), qui dénonçait les brutalités policières aux États-Unis envers la communauté noire. Réalisé moins de trois mois après la sortie de la chanson originale, le titre de Falz reprend le principe d'un plan séquence qui suit les déambulations du chanteur dans un vaste hangar où se succèdent les scènes brutales. Il dresse ainsi le portrait sans concession du pays, coincé entre pauvreté, drogue, corruption, omniprésence de l'église évangélique, terrorisme de Boko Haram et excès de la jeunesse dorée au pétrole.



2

Emmanuel Saulnier, vue de l'exposition « Black Dancing », Palais de Tokyo, 2017. Courtesy de l'artiste. Photo : André Morin. Courtesy ADAGP, Paris 2017.

Emmanuel Saulnier

Round Midnight est un standard de jazz composé par le pianiste américain Thelonious Monk (1917-1982). Enregistré pour la première fois en 1944, il figure parmi les thèmes musicaux les plus repris de l'histoire du jazz. Emmanuel Saulnier en propose ici à son tour un réarrangement : une large partition spatiale composée d'une centaine de morceaux de bois recouverts d'encre. Leur agencement dans l'espace est une improvisation construite sur des questions de spatialité et de composition. Emmanuel Saulnier explore le rapport singulier du rythme et de l'harmonie de Thelonious Monk. Les groupements de bois – « une meute de fauves » – s'échappent soudainement du sol pour courir sur les murs comme des saillies dissonantes hors de la mélodie. La composition est rythmée par huit aiguilles de verre épinglées aux murs « comme des papillons ». Elles « désignent des lignes de force » et marquent le temps ; non pas le temps mécanique des horloges mais le temps subjectif et gelé de la durée intérieure. Emmanuel Saulnier reprend à Thelonious Monk son goût des hésitations et des silences.



Gery Georgieva, *Rodopska Beyoncé* (photogramme), 2013.

Gery Georgieva

Dans sa vidéo *Rodopska Beyoncé*, Gery Georgieva reprend la chanson *Single Ladies (Put a ring on it)* (2008) de l'icône américaine Beyoncé. Si l'artiste reprend les pas exacts de la chorégraphie originale, elle performe avec un costume traditionnel bulgare face à un décor de montagne. Elle crée ainsi un décalage inédit entre la star planétaire et le spectacle folklorique. La stratégie de déplacement de Georgieva donne à cette chorégraphie une connotation politique inattendue. Son travail s'articule en effet autour de la notion de contenu généré par l'utilisateur, reprenant et possédant les moyens d'expression. Georgieva estime que « les cultures locales n'ont pas besoin d'être découvertes et qu'elles peuvent se prendre en charge et générer leur propre image ». Qu'est-ce qui est mondial et qu'est-ce qui est local ? La culture dominante, l'exotisme, l'appropriation culturelle.

NOUVEAU

ICONO-DICO

Si cette plongée dans les archives musicales du Palais de Tokyo vous a plu, poursuivez la réflexion avec nous en partageant vos meilleures références sur sur notre page **Are.na**.

<https://www.are.na/palais-de-tokyo/icono-dico-la-musique>

Comment participer ?

Tout le monde peut ajouter ses propres contenus sur les « channels » de notre profil Are.na. Cette semaine, aidez-nous à rassembler des références sur **l'art et la musique**. Images, articles, vidéos, pages Web sont les bienvenus.

Are.na c'est quoi ?

C'est une plateforme en ligne **collaborative** permettant d'organiser des informations sous la forme de tableaux d'images.

Comment ça marche ?

1 – Consultez nos « channels » sans inscription. Vous découvrirez des ressources sur la thématique de la semaine.

2 – Si vous souhaitez contribuer, créez en quelques clics un compte sur Are.na.

3 – Ajoutez vos références en créant des blocs (télécharger une image, copier-coller un URL).

4 – Partagez cette page avec vos proches !

